

**Akamasoa : vaincre la violence par le courage et
l'Amour**
Père Pedro

► **To cite this version:**

Père Pedro. Akamasoa : vaincre la violence par le courage et l'Amour. Alizés : Revue angliciste de La Réunion, Faculté des Lettres et Sciences humaines (Université de La Réunion), 2017, Expériences et représentations de la maternité: comprendre pour prévenir les violences intrafamiliales, pp.227-234. hal-02339422

HAL Id: hal-02339422

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02339422>

Submitted on 30 Oct 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

*Akamasoa : vaincre la violence par le courage et l'Amour*¹

Sophie Geoffroy :

Nous avons un invité d'honneur, un invité surprise, que je suis très heureuse d'accueillir ici. Lorsque nous avons réfléchi avec Clarisse Minamba, notre chargée de communication, à la diffusion des invitations à ce colloque, nous avons décidé d'inviter des représentants de toutes les confessions religieuses de La Réunion. Personne n'a répondu, à l'exception du Père Pedro, qui va venir témoigner de ce que peut être, de ce qu'est son combat sur le terrain, à Madagascar, contre les violences intra-familiales mais aussi les violences de tous ordres, qui sont des violences souvent intersectionnelles, liées à la maternité.

Notre invité, de passage à La Réunion pour quelques heures, est très pris par ailleurs, après son plateau télévision et avant son autre rendez-vous ; son intervention n'a pas été préparée, cet échange va donc se faire sous forme de questions-réponses avec la salle.

Ma première question sera la suivante : comment avez-vous été conduit à embrasser ce combat contre la violence à Madagascar ? Cette question a pour objectif de recueillir auprès de vous quelques conseils sur des idées de mesures à prendre, des méthodes, des choses concrètes à faire, chacun à notre niveau, pour que les violences de toutes sortes soient éliminées de notre société.

Père Pedro :

Tout d'abord, je vous remercie de m'avoir invité et je me sens petit aussi face à ce problème auquel depuis 2 jours vous essayez de chercher des solutions. Eh bien, je ne suis pas un expert, mais je suis quand même depuis 25 ans au milieu de familles où il y avait beaucoup de violence parce que la pauvreté engendre la violence ; et la première victime de cette violence, c'est souvent la femme. Et là, naturellement, je suis enclin tout de suite à aider les femmes qui étaient battues, les femmes qui étaient méprisées, les femmes à qui on faisait beaucoup de mal et qui étaient devenues aussi des objets dans les mains des hommes.

¹ Transcription par Sophie Geoffroy.

[...] Comment vous imposer dans un milieu où les caïds régnaient en rois ? Alors, j'ai dit : « Ceux qui vont manquer de respect à une femme, ils auront affaire à moi ! » La réponse était assez simple : face à ces violences, vous osez la violence, mais seulement la violence qui est la défense des droits d'une autre personne. Je voulais faire peur, utiliser moi-même la violence, mais je ne crois pas à la violence ; je crois au dialogue, je crois à la persuasion de la personne.

Dieu m'a donné une force dont je ne suis pas le maître, sinon qu'elle me traverse et que j'utilise pour réconcilier les gens, tout le temps, dans le travail, dans les écoles, dans les villages, les hommes envers les femmes.

Pour moi, cela va être difficile de vous expliquer de façon scientifique comment on fait. Mais tout d'abord nous devons être conscients d'un vrai problème : la femme est attaquée, la femme n'est pas acceptée et il faut la défendre ; voilà le constat ! Et j'ai vu aussi tout de suite que dans ce combat, c'était la femme qui était la plus persévérante, qui était la plus sérieuse dans l'engagement, et que cet engagement était dans la durée.

Quand des hommes disaient « oui, oui, oui », c'était « oui » à l'instant même, mais ils l'oubliaient dans la minute qui suivait. La femme, elle, disait « oui », et cela durait deux semaines, jusqu'à ce qu'elle soit encore attaquée, découragée, et à ce moment-là, il fallait lui redonner la force. [...]

Dans l'association Akamasoa que nous avons créée il y a 25 ans, il y a 460 personnes qui travaillent, 80 % sont des femmes ; celles qui touchent l'argent ce ne sont que des femmes. Car dès que les hommes touchent l'argent... « oui, il était là, et maintenant, il n'y est plus ! »

[rires]

Je remercie Dieu d'avoir trouvé des femmes extraordinaires autour de moi à Akamasoa ; et j'ai vu que, vraiment, pour qu'un travail puisse marcher, puisse être sérieux, efficace, cela passe par les femmes. Nous avons 12 écoles primaires et collèges et lycées ; mais nous n'avons sur les 12 écoles qu'un seul homme employé dans ces écoles. Partout, ce sont les femmes qui ce sont les directrices des écoles. Je remercie toutes ces femmes extraordinaires de Madagascar et d'Akamasoa. Ce sont celles qui souffrent le plus, mais ce sont aussi celles qui portent, celles qui font évoluer le pays et la société à Madagascar.

Alors, maintenant je ne sais pas si vous avez des questions ?

Dr. Gilles Pasquet :

Nous avons travaillé hier sur le lien d'attachement de l'enfant et de la mère ; au cours des 25 ans d'Akamasoa, est-ce que vous avez eu des naissances à Akamasoa, et pu voir les bienfaits de cette action par rapport à la sécurité de l'enfance au sein de la famille, en comparaison avec l'environnement dans le reste de Madagascar ? Avez-vous pu en mesurer les effets sur les difficultés du lien d'attachement ? Avez-vous eu des naissances à Akamasoa ? Comment cela se passe-t-il ?

Père Pedro :

Oui, il y a beaucoup de naissances. C'est vrai que quand on touche le problème [...] on touche à tout ce que nous avons comme formation sur les idées sur la sexualité. A Akamasoa, on a vu que les gens de Madagascar, quand ils voient l'enfant, se disent que la femme s'est réalisée en tant que femme en ayant un enfant. Donc, on voit des jeunes filles de 15, 16 ou 17 ans qui sont mères. Juste en venant ici, dans l'avion, en lisant le journal, j'ai vu que du côté de Tuléar, une fille de 14 ans a donné naissance à des jumeaux... 14 ans !

On a des garçons et des filles dans nos écoles, moitié-moitié, et on leur dit – c'est une sorte de marchandage – : « je vous interdis de vous marier avant 25 ans ». Et je suis assez indulgent, parce qu'en France, on se marie vers les 30 ans, donc je suis indulgent, vous voyez ?

[rires]

Entre 15 et 25 ans, la moyenne, c'est 20 ans, ça va encore ; mais à 15 ans...! Nous essayons par tous les moyens de dire aux jeunes filles : « ayez une adolescence ! Ayez une enfance ! » Ces enfants n'ont pas eu d'enfance ! Dès l'enfance, elles deviennent mères, et souvent dans des conditions qui ne sont vraiment pas normales. Il y a la honte, elles s'échappent, elles s'enferment. Devant les autres amies, bien que l'ayant souhaité, une fois enceinte, elle se cache jusqu'à la naissance. Après, une fois l'enfant né, elle sort avec son enfant, elle va au marché, et montre l'enfant, le passe de main en main, et inconsciemment, les autres disent : « et moi, c'est quand ? » Elles s'arrachent le petit enfant de leur amie, et il y a tout un inconscient qui passe là-dedans, n'est-ce-pas ?

Mais cette fille, souvent, reste seule. Le garçon qui était avec elle, à cause de qui elle est enceinte, lui, il a disparu de sa vie. Alors il y a là des drames incroyables, tout le monde souffre, c'est tout le temps, tout le temps. Mais on s'habitue à ces drames, en tout cas les parents se sont habitués. Alors j'ai commencé à penser : « au fond, ces parents sont

plutôt contents que ces enfants aient déjà un enfant »... Alors, j'ai dit : « il faut s'attaquer non pas aux enfants mais aux parents ; il faut parler aux parents pour qu'ils encouragent ces enfants à aller à l'école, et à aller le plus loin possible. »

Nous avons commencé à faire l'école dans la décharge, sous les arbres, oui, sous les arbres. Puis on a commencé la 7^e, puis, on s'est dit : « on ne va pas les laisser arrêter en 7^e »... Donc on a commencé la 6^e, en prenant beaucoup de risques, puis la 3^e. Et ensuite la Seconde, la Première et la Terminale et voilà, nous avons aidé, nous avons créé une structure où un enfant, une jeune fille, peut aller jusqu'au bout dans ses études. Et maintenant, nous avons commencé un début d'université, à Bac + 2, une école supérieure de pédagogie à Akamasoa.

On a tout fait pour que les jeunes, les filles puissent aller le plus loin possible dans leurs études, pour qu'elles soient libres ; parce qu'une fille qui n'a jamais fini ses études est comme une esclave de l'homme [...] pour qu'il lui donne de l'argent, et c'était ça, la vie de ces femmes. Grâce à ces jeunes filles, beaucoup arrivent jusqu'au Bac et après les filles arrivent les garçons.

Mais chers amis, pourquoi tant de violence, pourquoi tant de haine parmi les êtres humains ? Nous sommes en train de créer tout le temps de nouvelles guerres, là, sous nos yeux ! Maintenant en Ukraine par exemple, mais aussi en Afrique centrale, en Somalie, au Soudan... Pourquoi cette violence ? A un moment donné, on a pensé que les grands de ce monde allaient s'occuper de cela, mais ils n'ont rien fait.

Je ne sais pas si c'est ma foi, mon côté spirituel qui m'aide à résoudre ces conflits, mais quand je suis en face d'une brute nous sommes deux frères, ou sœurs. Je veux m'attaquer à ce mal avec toutes les forces que j'ai, les forces vives, les énergies que Dieu m'a donné. L'esprit que Dieu m'a donné, le regard que Dieu m'a donné, la parole que Dieu m'a donnée, la vie que Dieu m'a donnée. Je me sers de tout cela pour essayer de dialoguer : « pourquoi toi, mon frère, pourquoi toi, ma sœur, tu veux être violent ou violente ? Pourquoi veux-tu résoudre ce conflit par la violence, au lieu de réduire la violence ? » Je sais que seulement par mon regard, par une accolade, je peux apaiser une personne.

Je transmets quelque chose au moins dans l'humanité qui nous est donnée, une humanité qui nous est commune ; et je crois en cette humanité. Ce n'est pas un slogan que je dis, c'est quelque chose que je vis.

Je veux suivre Jésus, la vie des pauvres, la vie d'être humain, la vie des enfants. J'aime Jésus, l'homme qui n'a pas peur, l'homme qui guérit le mal de l'homme, mais pas comme un gourou !

Jamais je ne me dis, bon ce problème là, je le tape sur mon ordinateur, et il va me donner la solution. Non, il n'y a pas de formule magique ! Je cherche tout le temps. A chaque fois que j'ai à gérer un conflit, je dis : « mon Dieu, aide-moi à apporter la paix, la fraternité ». A la longue, on réussira.

A Akamasoa, les visiteurs voient nos enfants dans nos villages heureux, souriants ; ce sont des visages de gens heureux qui n'ont plus peur ; parmi les petits enfants, les filles sont les plus courageuses ; quand des touristes passent, ils tendent la main et disent : « bonjour Monsieur, bonjour Madame ! » Il y a une spontanéité, un naturel, qui est déjà dégagé de tout complexe, d'idée de féminité etc.

Il y a 4-5 jours, j'ai reçu une vingtaine de personnes du 3^e âge de France, de notre âge...

[Rires]

Pas de tomates, s'il vous plaît !

[Rires]

Eh bien, il y avait deux petites filles de 6 et 7 ans qui jouaient là ; elles sont venues serrer la main de ces grandes personnes. C'était d'une beauté, ces deux enfants face à ces colosses venus d'Europe, qui avaient tout ! Je crois à cette communion de chemin, je crois à l'égalité des races. Je vis dans ma vie de prêtre que tout homme, la femme comprise bien sûr, est mon frère. En malgache on dit : « tout être humain, son frère est mon frère et sa sœur est ma sœur »

J'essaie de le vivre. Je le croyais quand j'étais jeune, à l'époque, quand j'avais 27 ans. [...] Mais après, quand j'ai commencé à subir les attaques, les jalousies, les vols, les déceptions, les mensonges, les coups par derrière, dans le dos, j'ai commencé à redescendre, je suis descendu à terre, j'ai touché terre. Et avec les plus pauvres des pauvres, j'ai commencé à apprendre ; ce sont eux qui m'ont appris, eux qui m'ont donné de nouvelles forces, eux les exclus de la société, qui n'avaient rien, m'ont rendu cette foi que j'avais quand j'avais 27 ans. C'est que, après 15 dans l'Eglise, j'étais par terre ; j'étais aussi malade physiquement, avec 7 parasites différents dans mon estomac, parce que je mangeais comme eux, je vivais comme eux sur la côte Est. Eh bien, je ne tenais plus debout et voilà que je me dis que la Providence m'a envoyé dans une décharge et avec les plus pauvres...

Voilà, aujourd'hui je sais une chose, c'est que là où j'arrive, quand les gens me voient arriver, ils disent : « il arrive, arrêtez la bagarre ! » Et les hostilités, les insultes s'arrêtent en ma présence. Mais ça, c'est 20 ans de combat. Cela, avoir cette confiance dans toutes les personnes qui sont là, cette confiance là était tissée de rien ; mais jour après jour, ils se sont dit : « il est toujours là ! Il a essayé d'oublier ! Et il continue ! Il continue de s'occuper de nos enfants ! » Tous ceux qui avaient un cœur de pierre ont commencé à changer. Je suis face à cette pierre-là, et cette pierre est devenue plus souple.

Florence Binard :

J'aurai juste une petite question à vous poser sur l'éducation et notamment sur l'éducation sexuelle : est-ce que vous donnez des cours d'éducation sexuelle et un apprentissage des moyens de contraception dans vos écoles ?

Père Pedro :

Oui ! J'espère qu'il n'y a personne de l'Eglise qui est là ?

[Rires]

Ecoutez, moi, je ne suis pas allé dans une décharge pour baptiser des gens. Je suis allé sur cette décharge parce qu'il y avait des humains, parce qu'il y avait des enfants qui mouraient et qu'il fallait les sortir de cet enfer.

Mais c'est eux qui m'ont demandé. Ils m'ont dit, à un moment donné : « tu es prêtre, alors pourquoi tu ne baptises pas nos enfants ? » Un jour, j'ai trouvé tout le peuple en train de prier; alors je leur dis, nous avons dit à tous ces hommes : « mercredi, vous commencez le travail pour construire la crèche ». « D'accord ! » J'arrive le mercredi matin à 10 h et je vois tout ce monde en train de prier avec une religieuse. J'attends que la prière finisse et après la prière, ils se sont tous mis en rang pour recevoir chacun un morceau de pain et une banane. Ensuite, ils viennent vers moi :

« mon père, comment ça va ? »

« ça va très mal ».

« Pourquoi ça va très mal ? Que se passe-t-il ? »

« Hier, vous m'avez promis que vous allez travailler et voilà que vous ne travaillez pas ! »

« Mais mon père, on a prié ! »

« Non, vous n'avez pas prié. Vos lèvres disaient des paroles mais vous attendiez le moment où on allait vous donner le pain et la banane. C'est cela que vous avez fait. » Et j'ai proposé : « on va commencer une carrière, on va taper sur le granite

et on va essayer de le vendre et avec cet argent, on va acheter de l'huile, et du pain et des bananes. Pendant la semaine, votre travail c'est votre prière. C'est cela, la prière : le travail avec lequel vous avez préparé la vie de vos enfants c'est ça votre prière. Vous devez travailler pour que vos enfants ne manquent pas des choses essentielles ».

Maintenant nous avons 12 000 enfants, bien sûr que nous faisons de l'éducation sexuelle ; nous avons nos médecins, une douzaine, et je leur demande à tous de passer dans tous les collèges, lycées, pour qu'ils fassent leur travail. Moi, je ne suis pas là pour faire ce travail, et comment imposer quelque chose par la force ? Il faut être réaliste, mais je pense qu'il y a une conscience que Dieu nous a donnée et je suis aussi convaincu qu'il y a ce bien qui nous est commun et que tous nous cherchons le Bien majuscule. Pour avancer ensemble, je pense qu'il faut donner aux gens cette éducation à la sexualité pour qu'ils sachent, et pour les préparer à leur responsabilité de parents.

[applaudissements]

Sophie Geoffroy :

Merci infiniment pour ces paroles fortes, puissantes, inspirantes, dynamisantes. Et à présent nous allons poursuivre nos travaux en vous remerciant mille fois d'avoir fait le détour par notre université pour porter cette parole.

Père Pedro :

Je vous demande pardon de vous avoir interrompus [rires]. Mais sachez que j'admire les femmes; celles qui m'ont appris à respecter les femmes, ce sont mes six sœurs qui m'ont appris à aimer les femmes. J'ai toujours eu un grand souci de travailler avec les femmes.

Je vous souhaite bonne chance et continuez à réfléchir sur ce problème : violence et maternité, comme c'est difficile ! Mais ne baissez pas les bras. Il faut expliquer à toutes ces mamans comment ces violences existent ; les solutions ne sont ni magiques, ni immédiates, alors courage, on est avec vous.

Merci beaucoup.

[standing ovation]

BIBLIOGRAPHIE

Père Pedro, *Journal de combat : missionnaire à Madagascar*, Paris, J.C. Lattès, 2010.

Père Pedro, *Combattant de l'espérance : autobiographie*, Paris, J.C. Lattès, 2005.

Père Pedro, *Le cri des pauvres : ne pas se dérober*, Paris, Ed. Balland, 2015.